

Nº. 370.

L'AMI DU PEUPLE,

OU

LE PUBLICISTE PARISIEN,

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, du Plan de constitution, &c.

Vitam impendere vero.

Du Dimanche 13 Février 1791.

La patrie aux abois. — Perfidie atroce d'un
membre du corps législatif, bas valet du
maire et du général.

Les vainqueurs de la Bastille, étonnés que Mr.
Lecamus ait dit à la tribune de l'assemblée natio-
nale, dans la séance de jeudi matin, qu'ils récla-
ment une marque distinctive, seroient tentés de croire
que c'est encore là un coup de leurs ennemis, pour
faire soulever l'opinion publique contre eux si l'on
pouvoit douter de leur patriotisme. L'objet de leur
démarche au comité des pensions a été de prier M.
Camus de faire décréter la forme du brevet, qui
doit leur être accordé au terme du decret du 19
juin dernier; car, l'habillement leur ayant été dé-
livré par l'assemblée nationale, ainsi que l'armement

avec permission d'y faire graver l'écusson de la nation et l'inscription décrétée. Il est impossible qu'ils puissent porter leurs armes sans être munis d'un titre légal et authentique : prière qu'ils lui ont faite en présence de M. Menou.

Signés, Parein, homme de loi ; et l'un
des vainqueurs de la Bastille ;
Gonord, vainqueur et plusieurs autres.

A l'Ami du peuple.

Point de doute, mon cher Marat, on veut encore vous arrêter, et vous plonger dans un cachot ; le nommé Viel, huissier, rue Saint-André des arcs, s'est fait fort de votre capture, que Carle, Plainville, Parisot, Hulin et mille autres mouchards n'ont pu faire. Grace aux épaulettes de commandant, voilà le Sr. Agasse enrôlé dans la bande des espions du général : il lui a donné la liste des soldats de son bataillon, qui veulent bien consentir à le servir avec Carle, et les pousseculs ordinaires. Ce que je n'aurois jamais voulu croire, c'est que vous avez plus d'ennemis dans les compagnies de simples fusilliers que dans celles des grenadiers et des chasseurs ; car le Sr. Agasse n'a trouvé que dix hommes dans ces deux compagnies, disposés à se prêter à un métier fait pour la robe courte.

Vilette, l'enfant prodigue, naguères commandant du bataillon des Cordeliers, va ressentir les effets de la reconnaissance du héros des deux mondes, qui lui a promis la place de quartier-maître de la garde nationale, qu'occupoit Chadelas, disgracié pour sa maladresse à laisser découvrir plusieurs fripponneries qu'il faisoit aux soldats de la troupe du centre. Dites-moi, je vous prie de quel œil nous devons voir la conduite du général qui donne trois aides-de-camp aux tantes du roi, pour les conduire hors du royaume. Ces aides-de-camp sont : Pere, Curmer et Chabot.

Les chasseurs des barrières, qui craignent d'être licenciés, disent hautement : » Nous savons qu'il y a des coquins parmi nous; mais une vingtaine de gueux, payés pour soulever Paris, ne doivent pas faire chasser tout le corps » ; mais il est bien constant que ce corps n'est guères composé que d'hommes sans aveu, d'escrocs, de voleurs, d'assassins, dont plusieurs ont été flétris par la main du bourreau : et quand il ne le seroit que de déserteurs allemands, qui ne voit que ces tueurs d'hommes ne tiendront à la France qu'autant qu'ils seront salariés ? Je dis mieux, comment ne voit-on pas qu'ils seront au général qui leur promettra le pillage des maisons des patriotes ?

Dénonciation.

Le petit Laubigni, jadis garçon perruquier, aujourd'hui faiseur d'affaires et secrétaire de Monsieur, est un puits d'or. C'est lui qui est particulièrement chargé du recouvrement des revenus d'un grand nombre de fugitifs. Il a présentement dans sa maison du théâtre-françois quatre millions en espèces, qu'il est chargé de faire passer à Riquetti le jeune, à d'Autichamp et à d'autres conspirateurs qui racolent en Suisse pour l'armée de Capet, dit Condé.

Vous verrez qu'on lui laissera faire tranquillement ses envois, et que si quelques caissons d'or sont arrêtés par les municipalités des frontières, le ministre de la guerre se plaindra à l'assemblée qu'elles retiennent de l'argent destinée à la solde des troupes de l'état; et qu'un décret sera aussitôt rendu, portant *laissez passer*; avec supplique au roi de le faire exécuter, à quoi il ne manquera pas assurément.

Notice sur le nommé Vinezac, chef de la troisième division.

Ne cessez de tonner, mon cher Marat, contre ces agens atroces du despotisme: continuez de met-

tre au jour toutes leurs turpitudes, afin qu'un jour le peuple éclairé leur fasse sentir tout le poids de sa juste vengeance. Le 6 de ce mois il y eut assemblée du bataillon des Enfans-Rouges; elle étoit présidée par le sieur Guengrelor, commandant: des députations de cinq bataillons de la même division s'y présentèrent pour déposer contre le sieur Vinezac, accusé d'avoir facilité l'évasion d'un séditieux, chevalier de St. Louis, lors de l'expédition, rue de Varenne, lequel disoit aux Thuilleries, qu'il avoit 500 bayonnettes au service du sieur Castries, et lequel fut aussi-tôt relâché par les menées de Vinezac.

Savez-vous, notre ami, que ce scélérat, le jour du massacre de la Chapelle, avoit donné l'ordre que les soldats seuls de la troupe du centre feroient patrouille la nuit, et que les volontaires resteroient chez eux. On l'inculpe aussi avec preuves que pour faciliter la fuite de la famille royale, il ne met en faction à la porte des appartemens que des soldats qui lui sont dévoués; tandis qu'il fait poser les patriotes aux postes les plus éloignées. Aujourd'hui ces scélératesses sont connues de sa division, qui travaille à rassembler les preuves de tous ces faits pour l'expulser honteusement comme un traître.

N. B. Un soldat du bataillon qui assistoit à l'assemblée, m'assure que l'état-major est toujours en mouvement pour détourner les soldats de lire les feuilles de l'*Ami du peuple*. « C'est du poison tout pur, disent-ils, que ce monstre distille contre M. de la Fayette, ce héros qui a fait de si belles choses en Amérique, qui est si affable, qui aime tant les soldats, qui leur a tant procuré de fêtes lors de la fédération; et qui donneroit tout au monde pour les voir soumis comme il convient à leurs dignes officiers ». — Mais les soldats, mon cher Marat, ne sont pas dupes de ce calinage.

A l'Ami du peuple.

Notre cher Marat ; lorsque nous fîmes lecture de votre numéro 363 , car nous vous lisons tous les jours , nous fûmes extrêmement surpris de voir des soldats du bataillon de Bonne-Nouvelle , vendus aux mouchards de l'état-major. Nous vous savons gré d'avoir assez bien pensé de notre patriotisme pour croire qu'il n'y a eu qu'un petit nombre de notre compagnie qui se soit deshonoré par la platte sin-gerie de bruler votre feuille. Car la grande et très-grande majorité est composée de vrais patriotes qui savent qu'ils doivent vivre et mourir pour la patrie. Non-seulement l'armée Parisienne , mais encore la troupe de ligne sont et seront toujours fideles à leur devoir. Jamais , non jamais les machinations du traître Mottié , ni les perfides promesses de ses agens ne changeront nos sentimens. Les nommés Kunt , Belisaire , Rutmant , Annequin , Romain , Caulin , Saint , et tant d'autres dont les bassesses et les plattitudes nous sont bien connues , sont de dignes pendans des nommés Mondots , St. Martin , Rouleaux , Hamelin , Vinezac , Courtemer , Lajarre , et autres mouchards de l'état-major , et des bataillons Parisiens. Nous exhortons nos chers camarades de le regarder des mêmes yeux que nous qui les dénonçons , et nous les prions de ne point souffrir à leurs têtes de pareils coquins.

Quant aux soldats séduits par le vin et sur-tout les promesses , car les voleurs d'officiers gardent presque tout pour eux , ils ne tarderont pas à sentir combien ils ont été trompés , si déjà leur regret n'ont effacé leur erreur. En conséquence nous invitons tous les citoyens de la section de Bonne-Nouvelle , dont le patriotisme est connu de prendre les mesures les plus promptes et les plus efficaces , pour expulser du bataillon de pareils monstres et demander que tous les bataillons se purgent des indignes sujets qui les deshonnorent.

(6)

Croyez, notre cher Marat, que nous sommes
presqu'un tous pénétrés de vos principes.

Signés, plusieurs soldats de la compagnie
du centre, au nom de la majorité
de leurs camarades.

(J'ai supprimé les noms par prudence.)

Paris, ce 7 Février 1791.

Le 8 de ce mois, le maire et le général firent cha-
cun un acte insigne de tartufferie, dont le pu-
blic ne doit pas être dupe. Le maire demanda éga-
lité des droits d'entrée pour la capitale et les au-
tres villes du royaume : le général demanda qu'il
fut fabriqué 720,000 cartouches à balle, pour com-
pletter un million avec celles qui se trouvent à l'ar-
senal : et là dessus la municipalité a autorisé le
commissaires à en distribuer environ cinq mille par
bataillon ; lequel a ordre de ne les délivrer que le
plus tard qu'il pourra, lequel remplira fidèlement
cet ordre, lequel ne pouvant plus reculer les fera
délivrer presque toutes aux compagnies du centre,
dans lesquelles le général a beaucoup des mouchards,
et desquelles il se flatte de disposer à son gre :
de sorte que les pauvres citoyens seront toujours
laissés sans munitions de guerre. Mais je veux que
ces cartouches soient exactement délivrés et fidel-
lement distribués ; ce n'est jamais que dix par tête (1) ;
tandis que les chasseurs, les alguazils à cheval,
la compagnie Hulin, les canonniers soldés, et tous
les autres brigands enrôlés pour la contre-révolu-

(1) D'ailleurs pourquoi ce tour de passe de com-
mander un million de cartouches, pour n'en déli-
vrer que le quart, si ce n'est pour séduire le peu-
ple par de fausses apparences ?

tion en ont chacun plus de cent. Enfin, il y a mille à parier contre un, que ces cartouches seront hors d'état de servir par la mauvaise qualité de la poudre et la grosseur des balles.

Pauvres badauts, si vous aviez eu un grain de sens commun, dès le premier jour vous vous seriez emparé des magasins d'Essone et de l'arsenal : vous vous seriez armés complètement, vous auriez fait provision de poudre et de balles, et vous n'auriez point voulu de chefs ; mais hélas ! vous ne savez que bavarder, chanter, danser, vous épuiser en jactance, et vanter vos exploits imaginaires.

Que doit devenir la patrie avec des défenseurs tels que vous ? Un de vos rêveurs a conçu le projet de former dans la capitale une compagnie de cent tyrannicides, comme si l'héroïsme des vertus civiles s'endossoit ainsi que l'uniforme. Pauvres badauds, la preuve complète qu'il n'y a pas un seul citoyen dévoué à la patrie parmi vous ; c'est que Mottié, le traître Mottié le contre-révolutionnaire, Mottié le conspirateur à encore sa tête sur ses épaules. Il vous fait égorger en plein midi par ses bourreaux ; et au lieu de courir sur lui le poignard à la main, vous allez dans les cercles faire les beaux conteurs sur ces horribles événemens.

Vos chefs vous traitent en imbéciles, vous avez le droit de nommer vos officiers : mais on vous force de les garder malgré vous, lorsque vous vous êtes assurés que ces ennemis de la patrie ont capté

vos suffrages ou qu'ils ont malversé. Le St. Livry qui méritoit d'être expulsé avec ignominie par le bataillon du petit St. Antoine, vient d'être réhabilité par le comité de surveillance, c'est-à-dire par l'état-major.

De quel monstre désormais pourrez-vous donc vous défaire? Clouet à mérité d'être renfermé pour la vie, et il reste tranquillement en place, à machiner contre vous.

Vinezac à mérité la roue, et il vous hargue, en vous trahissant chaque jour.

Avertissement.

L'excellente patriote qui a signé ses lettres Jeanne d'Arc, est priée de faire remettre son adresse bien cachetée au portier de l'hôtel de la Faudriere, rue de l'ancienne Comédie. On a quelque chose d'intéressant à lui faire passer : jusqu'à lors on lui recommande le silence, on veut prendre des informations sur les fait importans qu'elle a dénoncés. On recevra avec reconnoissance ses nouveaux renseignements,

MARAT, l'ami du peuple.

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.